

La finale de Berne exposée au public hongrois d'aujourd'hui

GEZA SZASZ
(Université de Szeged)

Introduction

Lorsque le chercheur en histoire des représentations se penche sur les échos et les répercussions idéologiques d'un événement sportif des années 1950, il se trouve en face d'un certain nombre de questions, relevant soit de l'histoire politique soit de l'histoire des sports soit de l'histoire des médias. Notre étude étant destinée à démontrer l'évolution des interprétations de la finale de la Coupe du Monde de 1954, nous aborderons d'abord la place des sports dans la Hongrie des années 1950, période lourdement chargée d'idéologie. On s'occupera en deuxième lieu de la présentation de l'événement même, avant de passer à l'examen de sa postérité à court et à moyen terme. Nous sommes conscients de l'impossibilité d'une analyse de toutes les sources dans ce texte ; aussi se contentera-t-on d'évoquer certaines étapes marquantes de l'évolution de l'opinion hongroise au sujet de la finale de Berne.

La place des sports dans la Hongrie des années 1950

« *La Hongrie, nation sportive.* » Ce slogan, à la sonorité très officielle, correspond tout de même à une certaine réalité¹.

Si tous les Hongrois ne sont pas sportifs, loin de là, les résultats obtenus dans les compétitions internationales placent le pays parmi les 10-15 nations les plus sportives de la planète. C'est un grand exploit si l'on tient compte de sa faible

¹ Sur les performances des Hongrois et les acceptations des sports en Hongrie aux 19^e et 20^e siècles, voir par exemple Géza Szász, « Le sport en Hongrie », in Jenő Németh - Márta Pataki - Géza Szász - Miklós Nagy (2011), *La Hongrie : découverte langue et culture*, http://rpn.univ-lorraine.fr/UOH/HONGRIE_LANGUE_CULTURE/ (Consulté le 13 octobre 2016.) Pour un contexte plus général du football au 20^e siècle (histoire, charge idéologique, liens avec le pouvoir) voir avant tout l'étude de Didier Rey dans le présent volume. Je tiens ici à exprimer ma gratitude aux professeurs Didier Rey et Sándor Csernus pour leurs remarques et suggestions.

population (quelque 10 millions habitants tout au plus) et de ses ressources financières.

Si les débuts de la vie sportive moderne correspondent en Hongrie à période de la réanimation du mouvement olympique, avec le profilage des grandes tendances dès le début du 20^e siècle (natation, tir, escrime, lutte...), le water-polo et l'athlétisme se font remarquer à partir de l'entre-deux-guerres.

Néanmoins, déjà domaine à succès, le sport hongrois a connu un véritable changement de régime après la Deuxième Guerre mondiale.

Fidèle à l'esprit soviétique et soucieux d'encadrer la jeunesse, l'État a exercé un contrôle pratiquement sans faille sur le sport, tout en exploitant ses résultats pour asseoir sa légitimité et accroître sa popularité. C'est ainsi, par exemple, que les victoires internationales seront remportées, dès 1949, par des sportifs suivant « *les sages conseils et l'exemple du camarade Rákosi* »². Parallèlement, on a entrepris une profonde modernisation du système de sélection des athlètes (création des classes spécialisées dans l'enseignement secondaire) et de l'infrastructure (construction de stades et de centres d'entraînement, comme celui de Tata). Cela signifiait aussi un important engagement financier de la part du régime, subventionnant plus ou moins directement l'élite sportive. La fin des années 1940 et le début de la décennie suivante constitueront ainsi une période de renouvellement des activités sportives. Tout un éventail de sports déjà pratiqués ou fraîchement promus (comme le volley-ball) connurent un essor sans précédent, marqué par la glorieuse participation aux Jeux Olympiques de Helsinki en 1952 (16 médailles d'or, 10 d'argent et 16 de bronze, record national pour toujours). Le boxeur László Papp, figure emblématique de l'époque et triple champion olympique (1948, 1952, 1956), devient plus tard champion d'Europe des poids moyens chez les professionnels (1962-1964), mais il lui est interdit de se porter candidat au titre de champion du monde. Quand il prend sa retraite, son actif professionnel est pratiquement sans tache (sur 29 match, 27 victoires et 2 nuls).

Cependant, de tous ces exploits se distingue la performance quasi légendaire de la sélection nationale de football. Certes la Hongrie comptait, depuis des décennies,

² La phrase est d'une dépêche de Gyula Hegyi (1949). Citée par Róbert Zsolt, *Labdarúgók és sportolók* [Joueurs de foot et autres sportifs], Budapest, 1978, p. 17. Rákosi Mátyás (1892-1971), chef du parti communiste hongrois de 1945 à juillet 1956, membre de tous les gouvernements de novembre 1945 à juillet 1953, premier ministre en 1952-1953, figure de proue de la dictature staliniste en Hongrie. Démis de ses fonctions gouvernementales après la mort de Staline (sur ordre de Moscou), contraint à démissionner de la tête du Parti (également sous pression soviétique) en 1956, il émigra en URSS peu avant la révolution. Pour un inventaire de ses fonctions gouvernementales, voir József Bölöny, *Magyarország kormányai 1848-1992* [Les gouvernements de Hongrie, de 1848 à 1992], Budapest, 1992, pp. 95-100. Sur la nature du régime de Rákosi, le « meilleur disciple de Staline », voir, parmi les récentes synthèses publiées en français de l'histoire de la Hongrie, Miklós Molnár, *Histoire de la Hongrie*, Paris, 1996, p. 390. Sur Gyula Hegyi, voir *infra*, note 15.

parmi les nations fortes en football (une deuxième place fut déjà obtenue à la Coupe du Monde de 1938, à Paris), mais l'équipe des années 1950, résultat d'une coïncidence de plusieurs facteurs que nous n'étalerons pas ici, symbolisée par le génie de Ferenc Puskás, József Bozsik et autres Nándor Hidegkuti, a mérité son surnom de Onze d'or hongrois. Établissant un record d'invincibilité de plus de quatre ans (de mai 1950 à juillet 1954), elle a remporté la médaille d'or aux JO de Helsinki, et fut la première sélection étrangère à battre l'Angleterre au stade de Wembley, le 25 novembre 1953. (Le jour de cette victoire sera déclaré au début des années 1990 « journée du football hongrois ».)

Battue par l'Allemagne à la finale de la Coupe de Monde de 1954, à Berne, l'équipe maintint son jeu. Si son prestige et ses résultats sont moins luisants en 1955 (critiqué, voire insulté, Puskás ne pourra plus bien jouer en Hongrie), le blason commence à être redoré en 1956, juste avant l'éclatement de la révolution (14 octobre 1956, 2:0 face à l'Autriche, à Vienne). Dans la tourmente des événements, les joueurs de Honvéd de Budapest (le gros de la sélection) quittent le pays pour cause de match (autorisés et illégaux). En fin de compte, Puskás, Kocsis et Czibor resteront à l'étranger. (Notons que seul Puskás réussit à redevenir un joueur icône avec le Real de Madrid.)

Réalisant encore des performances remarquables jusqu'à la fin des années 1960 (médaille de bronze aux Jeux Olympiques de 1960 et victoire en 1968, victoire du club Ferencvárosi TC à la Coupe des villes des foires, ancêtre de la Coupe UEFA, face au Juventus de Turin en 1965, Ballon d'Or attribué à Flórián Albert, joueur du même club, en 1967, participation aux Coupes du Monde de 1958, 1962 et 1966, troisième, puis quatrième place à la Coupe d'Europe des nations en 1964 et 1972), le football hongrois, jadis « sport national », ne retrouva plus son lustre d'antan à partir des années 1970³. Absent aux Coupes du Monde de 1970 et 1974 (et, plus tard, de 1990 à 2014), elle ne brille guère au niveau des clubs. Si Ferencváros se retrouve encore une fois à une finale européenne en 1975, face au Dinamo Kiev (Coupe d'Europe des vainqueurs de coupes), il échoue. On devra attendre 10 ans pour assister à la participation du Videoton de Székesfehérvár à la finale de la Coupe UEFA ; mais la victoire sera remportée par le Real de Madrid.

³ Cf. Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, p. 53-292.

La finale de 1954

Si l'on tient compte de cette revue rapide, on voit que la finale de Berne⁴, apogée du football hongrois, gagne encore plus d'importance à la vue de ce qui suit. Une analyse de son exposition au public, aussi rapide qu'elle soit, serait censée de repérer les mécanismes de représentation ou d'occultation, officielles ou privées qui contribuèrent à sa perception, dévoilant ainsi l'image constituée qui est toujours une transposition de la réalité. La représentation des événements (faits) footballistiques se prête d'autant plus à l'analyse que ce sport, étant celui des masses (sinon des couches défavorisées) et mobilisant des masses de supporters, constitue, par le biais de l'exploitation de ses succès, un appât irrésistible à tout régime autoritaire désireux de légitimité populaire, des dictatures sud-américaines aux « démocraties populaires » d'Europe centrale⁵.

Regardons d'abord les faits tangibles.

La finale de Berne a eu lieu le 4 juillet 1954, au stade Wankdorf (démoli plus tard, il a cédé sa place au Stade de Suisse), devant 62 500 spectateurs, avec comme arbitre l'Anglais William Ling. Le début du match était prévu pour 17:00 heures.

C'était le 311^e match de la sélection nationale hongroise, invincible depuis le 14 mai 1950 (alors battue par l'Autriche), ayant battu l'Allemagne en poule à 8:3, mais arrivant après une demi-finale remportée seulement à l'issue de 120 minutes contre l'Uruguay. Notons que le remplacement n'est pas encore autorisé (il le sera en 1958, mais son application ne se généralise que dans la deuxième moitié des années 1960). Ce fait gagne d'importance si l'on se rend compte que Ferenc Puskás, absent pour blessure pendant la phase éliminatoire (Brésil, Uruguay, les deux finalistes de la Coupe de 1950), se déclare guéri. Sur confirmation du médecin de l'équipe, le Dr Kreis, le sélectionneur Gusztáv Sebes autorise son jeu.

⁴ La finale de Berne a constitué, au cours des dernières années, le sujet de nombreuses publications en ligne. Pour des présentations sommaires, nous renvoyons le lecteur à <http://www.om4ever.com/CoupeMonde/CoupeDu%20Monde54.htm> ; <http://fr.uefa.com/worldcup/news/newsid=174547.html> ; <http://www.football365.fr/coupe-du-monde-1954-la-rfa-ecoeure-la-hongrie-1222619.html> (Consultés le 17 octobre 2016.)

⁵ On citera ici, à titre d'exemple, l'exploitation à l'extrême de la Coupe du Monde de 1978 par la junte argentine, allant jusqu'à marchander des matchs, comme celui contre le Pérou. Le sujet est encore évoqué par Fabrice Drouelle, *Affaires sensibles : 40 ans d'histoire qui ont secoué la France*, Paris, 2015, p. 207. En ce qui concerne les « démocraties populaires » (dénomination officielle des dictatures d'Europe Centrale et Orientale jusqu'aux années 1960), si des répercussions des événements sportifs dans la production industrielle ont été « prouvées » jusqu'aux années 1970, la préoccupation principale du pouvoir consistait à assurer une « ambiance positive » dans le pays et à « monter le moral des travailleurs ». Cf. Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, pp. 25-26.

Le match commence comme un rêve pour les Hongrois. Puskás ouvre le score dès la 6^e minute et est bientôt suivi par Czibor (8^e min.). La Hongrie mène à 2:0. Cependant, deux minutes plus tard, Morlock est superbement servi par Rahn et marque un but (2:1). À la dix-huitième minute, l'Allemagne est effectivement de retour dans le jeu : après le corner de Fritz Walter, le gardien hongrois Gyula Grosics intervient, mais le ballon est récupéré par Rahn qui marque aussitôt (2:2). Pas de changement jusqu'à la 84^e minute. Alors, Rahn récupère un ballon à l'extérieur de la surface de réparation, tire, le gardien hongrois réagit un peu trop tard, et l'Allemagne mène à 3:2. Quelques minutes plus tard, le but de Puskás n'est pas validé par l'arbitre pour hors-jeu.

Les interprétations de la finale

Si les joueurs hongrois doivent admettre, avec grande amertume, le fait accompli devenu, pour l'opinion allemande, le « miracle de Berne », en Hongrie, l'importance du choc ressenti par tout un peuple est à la mesure des attentes formulées à l'égard de la sélection. Si tout le monde n'exprime pas sa déception de manière violente, une série de manifestations spontanées (inédite depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale !) se produit à Budapest et, prenant les autorités policières complètement au dépourvu, ces dernières ne réussiront à en avoir le dessus qu'au bout de trois jours.

La postérité de la défaite commence donc très tôt. Ses conséquences (si elles sont vraiment les siennes) mettent le pouvoir politique, jusque-là maître-protecteur de ses joueurs chéris, dans une situation pour le moins inconfortable. Confiants jusqu'à l'extrême dans la victoire, ayant très largement exploité les succès de l'équipe, les dirigeants du pays n'ont pris aucune précaution policière ou médiatique, négligence pratiquement incompréhensible dans un État que nous pouvons considérer, malgré les changements survenus depuis la mort de Staline, comme totalitaire dans tous les sens du terme⁶.

Pour illustrer cette incurie, nous signalons que le jour de la finale, lorsqu'elle doit faire face au début des manifestations, la police de Budapest, pourtant liée à la toute-puissante Autorité de protection de l'État, ne put mobiliser que 46 agents d'intervention rapide dans une ville de presque 2 millions d'habitants. Le lendemain, le mouvement continue à une centaine de mètres du siège de la ladite Autorité. Pour en venir au bout, il sera nécessaire de faire venir du personnel policier de

⁶ Suite à l'éviction de Mátyás Rákosi de la tête du gouvernement en 1953, le nouveau premier ministre, Imre Nagy, a certes assoupli le régime et introduit des réformes, mais son action se heurta à la résistance de Rákosi, qui conserva jusqu'en 1956 la direction du Parti et qui mina de tous ses moyens les initiatives de son successeur. La constitution de type soviétique et le système du parti unique n'étaient pas mis en question. Voir Molnár, *Histoire de la Hongrie*, op. cit.

province, et procéder à des interpellations et arrestations. Si nous nous interdisions de considérer les manifestations de juillet 1954 comme une prélude à celles de 1956, on notera quelques similitudes : indécision des dirigeants de la police, incapacité de la police d'encadrer les manifestations et, surtout, la marche des manifestants au siège de la Radio nationale⁷.

La négligence était encore plus grande dans le domaine de la couverture médiatique de la finale. Cauchemar des dictatures, le match était retransmis en direct par la Radio hongroise, avec György Szepesi devant le micro. (On n'a pas encore la télé.) Aucune manipulation ou action de censure ne peut donc se faire sur le champ. (Le contrôle des postes de radio s'étendait d'ailleurs jusqu'à la commercialisation d'appareils ne captant que les chaînes « bien-pensantes » ou l'insertion des clous dans les récepteurs plus anciens pour empêcher l'accès à « la parole de l'ennemi ». Et encore, pas de communiqué ou instruction intérieure prévus pour cas de défaite. (L'ambassade de Hongrie à Berne avait même distribué des invitations à la réception organisée le 4 juillet à l'honneur de la « *Sélection nationale hongroise, vainqueur de la Coupe du Monde* »⁸. On imagine l'ambiance de la soirée.)

Le pire s'étant produit, la manipulation directe se trouvant hors de question, le régime réagit après coup, par des mesures de répression et d'occultation. Le responsable des troubles (et, indirectement, de la défaite) sera très rapidement trouvé... dans la presse des sports qui, aux dires des accusateurs, avait suscité, par ses articles élogieux relatant les performances de l'équipe, une attente démesurée, à l'origine des problèmes. László Feleki, rédacteur en chef du quotidien des sports *Népsport* ainsi que plusieurs journalistes des sports sont renvoyés⁹.

L'occultation commence en même temps. Ordre est donné aux rédactions ne publier aucune ligne sur les manifestations de Budapest. Cette fois, la censure fonctionne à merveille. Ainsi, le quotidien régional *Délmagyarország* édité à Szeged, alors organe officiel du parti communiste, ne dit pas un mot des événements dans son numéro du 6 juillet 1954, le premier publié depuis le jour de la finale, alors que

⁷ Cette série d'événements, longtemps occultée, timidement évoquée à partir des années 1970, a été le mieux décrite en 2009 par György Majtényi, « Focialista forradalom » [Révolution socio-footballistique], nol.hu/kritika/20091228-focialista_forradalom-485461 (Consulté le 30 septembre 2016.) Quelques années plus tard, l'écrivain Szabolcs Benedek choisira le même titre (et le même sujet) pour son nouveau roman. Cf. Szabolcs Benedek, *Focialista forradalom*, Budapest, 2013. Au sujet de sa représentation à la fin des années 1970, voir Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, p. 77. L'initiative de la recherche vient d'un essai-témoignage de Mária Ember, « A kis magyar »focialista« forradalom » [La petite révolution « socio-footballistique » de Hongrie], *Eső. Irodalmi Lap*, 2001/1, pp. 40-45, <http://www.esolap.hu/archive/entryView/231> (Consulté le 19 octobre 2016.)

⁸ Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, p. 65.

⁹ *Ibid.*, p. 78.

les « troubles » durent déjà depuis deux jours¹⁰.

Et on occulte tout, même les joueurs. Pour voir l'étendue du phénomène, je renvoie lecteur à un témoignage précieux, les mémoires du journaliste des sports Róbert Zsolt, ancien sportif et confident de plusieurs joueurs des Onze d'or publiés en 1978 (donc un quart de siècle après les événements) sous le titre *Labdarúgók és sportolók* [Joueurs de foot et autres sportifs]. Dans ce livre qui parle avec une étonnante franchise du monde du football hongrois (il analyse, par exemple, les méthodes d'achat-vente des matchs de première division) et de l'autocensure pratiquée par les journalistes pendant les années 1960-1970¹¹, il raconte et commente la démarche choisie par les autorités :

« Après le match perdu contre la RFA, ces stars, ces demi-dieux adulés sont descendus du piédestal. Et oh, combien ! De retour en Hongrie, ils sont inopinément descendus du train à Győr [à quelque 120 km de Budapest], mis dans un car et transférés à Tata. La raison : les autorités avaient peur des Budapestois en colère.

Au centre d'entraînement de Tata, la table était servie, avec Mátyás Rákosi à la place d'honneur. Il a remercié les joueurs d'avoir honnêtement résisté jusqu'à la fin de la Coupe du Monde, et d'avoir mérité, avec leur performance et malgré la défaite dans la finale, la reconnaissance internationale et d'avoir augmenté la gloire de la Hongrie démocratique. Il a dit merci au sélectionneur et à tous les joueurs. Suite à ce dîner ou plus rien n'était dit (qui aurait eu envie de fêter ici, malgré l'accueil tout-à-fait honnête ?), des voitures de tourisme ont ramené à la maison, à la faveur de la nuit, les joueurs de foot qui avaient gagné la médaille d'argent à la Coupe du Monde.¹² »

Cette scène nous en dit long sur la nature de l'approche du pouvoir. La performance étant là, le régime veut reconnaître mais n'ose pas exposer les joueurs ou, plutôt, soi-même aux sentiments de la foule. Les joueurs, ces véritables fils du peuple (venus, dans leur écrasante majorité, des milieux dévalorisés d'avant-guerre) seront donc isolés des gens. Ceux-ci, faute de fête ou autre événement public servant de soupape, seront réduits à exprimer leur amertume refoulée pendant les matchs, couverts d'invisibilité. Et les joueurs devront encaisser. Avec, en première position, Puskás qui, sifflé, hurlé, surnommé désormais le « major ventru » (en déformant l'ancien surnom « major galopant »), ne pourra plus retrouver son jeu devant le public hongrois.

¹⁰ Cf. *Délmagyarország*, le 6 juillet 1954. http://digit.bibl.u-szeged.hu/00000/00099/01954/00158/dm_1954_158.pdf (Consulté le 19 octobre 2016.)

¹¹ Cf. Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, pp. 149-157.

¹² *Ibid.*, pp. 78-79.

La version officielle et la reconnaissance publique faisant défaut (par exemple, aucune décoration ne fut remise), l'occultation jouant son jeu, le public se trouvant face à l'incompréhensible ou l'inacceptable, des récits parallèles naissent et revêtent souvent la forme des rumeurs et survivant jusqu'à nos jours. Si les sentiments se sont déjà apaisés, ces récits formeront la mémoire officieuse ou populaire de la finale.

On notera d'abord les récits des participants, donc des joueurs. Les membres de l'équipe restés en Hongrie ou revenus, comme Gyula Grosics, assez tôt, ont pris leur retraite en général au début des années 1960. Ensuite, lors des rencontres avec le public, de plus en plus nombreuses (et rémunérées) à la fin des années soixante, ainsi que dans des discussions privées, répondant aux questions inévitables, ils se mettent à parler de la finale. S'ils reconnaissent tous la qualité du jeu, l'esprit collectif et l'endurance de l'Allemagne, ils soulignent aussi que les stars hongroises, imbuës de leur gloire et déjà repues (Puskás dira plus tard : « *nous avons péché par orgueil* ») se trouvaient face à une équipe qui « *n'avait rien à perdre et avait tout à gagner* » et que, « *endormis* » par leurs buts rapides, les joueurs hongrois qui ont pourtant tout investi, n'ont pas pu réellement revenir dans le jeu après l'égalisation¹³. Cette interprétation, très proche de l'opinion allemande et des observateurs neutres, ramène l'audience à considérer le match en question en tant que fait sportif qui a lieu dans un stade et au cours duquel l'imprévu peut aussi se produire.

Malgré son authenticité, ce type du récit reste secondaire derrière ceux nés dans l'esprit des gens.

Ceux-ci ont tous un motif commun : trouver une explication de la défaite se situant en dehors de l'espace et le temps usuels du match, c'est-à-dire le stade et les quatre-vingt-dix minutes. Ils peuvent être distingués en deux grands groupes : les récits relatifs au jeu de Puskás et les théories du complot. Certains semblent être encouragés par le pouvoir.

Le jeu de Puskás, le plus grand icône du football hongrois, et, à côté de Pelé, du football international au XX^e siècle, attire des accusations et sur le joueur et sur le sélectionneur. On dit que, n'étant pas encore complètement rétabli de sa blessure, il ne voulait pas manquer l'occasion de toucher le premier la coupe Rimet. Si le sélectionneur était déjà (et doit être) réhabilité (pour comprendre la situation, il faut savoir que Puskás, d'un jeu et d'un prestige incomparables, était déjà devenu, même avant le mot, la première star mondiale du football), Puskás a démenti le chef d'accusation par ses actes : auteur du premier but, il aurait égalisé à la dernière minute (mais le but était invalidé par l'arbitre). Cela ne suffit plus pour les supporters qui ont fait de lui un responsable de la défaite. (Il fut aussi évoqué l'idée selon laquelle, acheté par les Allemands, il voulait participer à la finale pour affaiblir l'équipe hongroise.) Curieusement, on parla peu de ses origines germaniques, pourtant

¹³ *Ibid.*, pp. 70 (Hidegkúti, Bozsik, Grosics) et 72 (Buzánszky).

connues¹⁴.

C'est justement ce type de récit que le pouvoir entend soutenir. Ainsi le quotidien *Délmagyarország*, déjà évoqué, ne parle de la finale qu'en quatrième (et dernière) page dans son numéro du 6 juillet 1954. Mesure journalistique prise pour occulter ? (La première page est consacrée à de sujets anodins, comme une émulation entre les usines industrielles et agricoles de la région à l'honneur du 20 août, fête de la Constitution.) L'article, long d'à peine une colonne et demie, parle peu des faits, mais évoque les « fautes » du sélectionneur et cite, en une colonne, les opinions des dirigeants des sports hongrois (au nombre de deux seulement !) et de la presse étrangère¹⁵. Pas un mot sur les mérites des joueurs qui sont parvenus à jouer une finale ou sur leur accueil.

Autre responsable potentiel – et nous sommes déjà à l'étude des « complots » – pourrait être l'arbitre Ling, invalidant le dernier but pour hors-jeu. Il l'aurait fait sous pression allemande ou en contrepartie d'une somme. Si les analyses modernes démontrent que sa décision était erronée, après une première phase très critique, les joueurs ont progressivement reconnu ses qualités.

Selon la version la plus extrême, le match aurait été vendu par les Hongrois (joueurs et/ou dirigeants) mêmes. En contrepartie, on aurait reçu une somme d'argent ou des voitures Mercedes. Cette version se fondait sur une réalité apparente : les premières Mercedes noires, voitures de service des ministères, ont commencé à circuler dans les rues de Budapest en 1954-1955¹⁶. Plusieurs d'entre elles appartenant au Ministère de la Défense, organisme de tutelle du club Honvéd de Budapest donnant l'essentiel de la sélection nationale, le gouvernement aurait aussi été impliqué dans l'affaire.

Mais on ne s'arrête pas ici : dans la foulée des événements des 4-6 juillet 1954, on a suspecté le sélectionneur Gusztáv Sebes d'avoir des origines germaniques voire juives, qui l'auraient prédisposé à vendre le match à ses amis allemands¹⁷. Moins d'une décennie après l'holocauste (et la défaite des Hongrois, alliés de l'Allemagne), cette affirmation montre d'un côté le niveau d'intelligence de son auteur et signale l'existence d'une antisémitisme pas tout-à-fait latent et surtout polyvalent au sein d'une certaine partie du public hongrois.

Pour terminer l'énumération des récits parallèles les plus répandus, on mentionnera l'accusation de dopage, évoqué très tôt par les responsables et quelques joueurs hongrois au vu de l'hospitalisation de plusieurs membres de la sélection

¹⁴ *Ibid.*, pp. 74-77.

¹⁵ Les dirigeants hongrois cités : Gyula Hegyi, président du Comité national des sports et de l'éducation physique (équivalent d'un ministère des sports) et Gyula Mándi, adjoint du sélectionneur. Si ce dernier montre beaucoup de retenue, Hegyi affirme que « *l'équipe de Hongrie est le véritable vainqueur de la Coupe du monde* ». *Délmagyarország*, le 6 juillet 1954. p. 4 http://digit.bibl.u-szeged.hu/00000/00099/01954/00158/dm_1954_158.pdf

¹⁶ Zsolt, *Labdarúgók és sportolók*, *op. cit.*, p. 74. ; Majtényi, « Focialista forradalom », *op. cit.*

¹⁷ Majtényi, « Focialista forradalom », *op. cit.*

allemande¹⁸. En fait, en 2010, il s'avère que les joueurs de la Nationalelf ont reçu de la Pervitine (un stimulant à base de métamphétamine, en usage dans l'armée allemande pendant la Deuxième Guerre mondiale). Mais elle n'était pas interdite au moment des faits.

Outre l'accusation de dopage, confirmée, qu'est-ce qui a pu assurer la longévité des récits parallèles (au moins jusqu'à la fin du 20^e siècle et, pour certains, jusqu'à nos jours)? D'où vient, d'où venait ce refus d'admettre ce que nul ne saurait changer?

Dès 1978, Róbert Zsolt propose une explication plus que plausible. Elle est d'ordre médiatique et d'une simplicité saisissante : la télévision n'existant pas encore en Hongrie (les émissions régulières commenceront seulement en 1957, en partie pour détourner l'attention des Hongrois du souvenir de la révolution et de la répression), le public n'a pas pu voir l'intégralité du match, donc l'évolution du jeu sur le terrain. Il a suivi les événements, certes retransmis en direct, à la radio¹⁹. Ce qui veut dire que les images étaient modulés en paroles, par l'entremise de György Szepesi, « l'œil du peuple hongrois ». Avec cette modulation, une nouvelle réalité est née, ne correspondant pas toujours aux réalités du terrain. (Des critiques de ce genre ont effectivement été formulées à partir des années 1990, lorsqu'on accédait progressivement aux versions intégrales de plusieurs matchs de la sélection nationale enregistrées par des télévisions étrangères.) Dans la presse, on a publié des photos montrant toujours les joueurs hongrois à l'action, et les reportages filmés de la finale, projetés au cinéma juste avant le long-métrage, étaient composés de scènes de performances hongroises. Le public s'est ainsi forgé une image qu'il était désormais difficile de dissiper et qui résistait à toute confrontation. Le visionnement refusé, il ne resta que le concept basé sur le percept.

On doit encore mentionner un facteur : faute d'engagement public du pouvoir politique en faveur de l'exploit des joueurs, l'espace discursif restait libre devant les interprétations privées (que nous appelons des « récits parallèles »). Encouragés ou non par les autorités (nous tendons à accepter l'affirmatif, les politiques voulant rejeter toute responsabilité), ces interprétations envahissent l'espace individuel et familial aussi bien que la conscience collective, et déterminent la perception de la finale pour au moins deux générations.

Incontournable et provocateur, le sujet évolue cependant. Si les premières explications « tolérantes » apparaissent dès les années 1970, le changement du régime en 1989-1990, l'arrivée d'une nouvelle génération, et la diminution de l'importance du football apporteront un changement fondamental de la donne. Quand un monde du foot en quête de légitimité déclare le 25 novembre (jour de la victoire du Wembely en 1953) journée du football hongrois en 1993, cela ne bouleverse plus la

¹⁸ Puskás fut le premier à en parler devant la presse étrangère. Cf. Zsolt, *Labdarúgók és sportolók, op. cit.*, p. 75.

¹⁹ *Ibid.*, p. 82.

société. Et même si l'indifférence a cédé sa place ces dernières années à un enthousiasme croissant au vu des performances de la sélection nationale (avec une participation à l'Euro de 2016), l'amertume ne se dirige plus contre les adversaires d'antan. Pur capitalisme ou signe d'ouverture d'esprit, la « version allemande » est désormais tolérée jusqu'au coin des enfants.

Voilà ce qui arrive avec le livre de Fabian Lenk, *Le miracle de Berne* (Das Wunder von Bern), publié en allemand à Ravensburg, en 2014, traduit en hongrois et commercialisé par les Éditions Scolar (Scolar Kiadó) la même année²⁰. Ce roman de jeunesse, conçu avant la Coupe du Monde de 2014 et destiné à un public de collégiens, offre l'approche allemande des événements dans le cadre d'une histoire de trois enfants allemands qui, accompagnés de leur chat, font un voyage dans le temps pour comprendre le « miracle de Bern », « l'esprit de Speiz » (du nom du lieu d'hébergement et d'entraînement des Allemands), et pour déjouer, en passant, un complot fomenté contre l'équipe allemande. Le livre, qui mise sans doute sur la popularité du sujet dans la foulée de la campagne médiatique qui précède la Coupe du Monde (et au cours de laquelle se multiplient d'ailleurs les prédictions de la victoire allemande), retient notre attention à plusieurs titres.

D'abord, s'il tend à profiter de la publicité de l'événement footballistique majeur de l'année, il ne doit pas essuyer une pluie de critiques acerbes et/ou chauvinistes en Hongrie.

Ensuite, l'auteur ne cesse de répéter que la sélection nationale hongroise était la meilleure alors. Cette retenue augmente bien sûr la valeur de la victoire allemande. Celle-ci avait d'ailleurs provoqué un choc en Allemagne – mais d'une nature bien différente de celui ressenti en Hongrie.

Enfin, un esprit de franchise caractérise le texte. On y mentionne tous les éléments supposés ou réels de la victoire : les efforts du sélectionneur Sepp Herberger, fin tacticien et grand psychologue, les chaussures fabriquées par Adi Dassler, les « vitamines » du Dr Logan, administrés même pendant les entraînements, les conditions de météo favorisant le jeu massif des Allemands au détriment des passes et des dribbles des artistes du milieu et de l'avant hongrois, la chance inouïe du gardien Turek vers la fin du match.

Est-on arrivé, avec la publication du livre et son accueil en Hongrie, à une phase d'apaisement définitif ? Nous serions enclins à dire que oui, même si l'apaisement n'est pas le fait du livre – sa publication en constitue plutôt un signe. Si les récits parallèles n'ont pas encore complètement disparu, la distance de plus en plus grande qui nous sépare des événements, le décès des joueurs et des supporters de l'époque ont fait le travail de mémoire, travail d'autant plus nécessaire qu'il ne pouvait pas être fait pendant plus de trente ans. Ainsi, la Hongrie ne put pas faire, avant le chagement de régime, le deuil de la finale de Berne, ce qui a largement contribué à la transformation de celle-ci en catastrophe nationale, presque au même

²⁰ Fabian Lenk, *A berni csoda* [Le miracle de Berne], Budapest, 2014.

titre que le traité de Trianon²¹ ou la participation à la Deuxième Guerre mondiale.

Conclusion

Dans notre étude, nous avons tenté, après avoir brièvement présenté la place des sports et la finale de la Coupe du Monde de 1954, d'esquisser les principaux motifs de la réaction du public hongrois à la nouvelle de la défaite, et de suivre l'évolution des interprétations. Si l'incurie du pouvoir semble tourner au catastrophe pendant les premiers jours, une stratégie d'occultation fera naître des récits parallèles, que le régime admet d'autant plus qu'ils permettent d'éviter des questionnements sur sa responsabilité. La presse, les joueurs et des éléments extérieurs au match seront évoqués dans des théories du complot, voilant le manque d'engagement des dirigeants politiques qui avaient pourtant chargé le sport d'un énorme fardeau politique. Ces facteurs empêcheront la finale de Berne de (re)devenir un simple événement sportif.

On notera encore un élément, peut-être le plus important. L'émigration de trois joueurs déterminants (Puskás, Kocsis, Czibor) en 1956-1957 a brutalement mis fin à l'histoire des Onze d'or, alors que la Coupe du Monde de Suède se dessina sur l'horizon. L'impossibilité de la revanche a brisé tous les espoirs et a définitivement transformé le match perdu en débâcle nationale, achevée par le tourbillon révolutionnaire et par ce qui s'ensuivit. Incontournables et inexprimables, les deux seront étroitement liés, avec, dans les deux cas, priorité aux discussions en privé. Les Hongrois officiels en seront réduits à célébrer la victoire du Wembley (1953), remportée, somme toute, à l'issue d'un match amical.

²¹ Le *Traité de Trianon*, traité de paix conclu entre la Hongrie et les Alliés le 4 juin 1920, à l'issue de la Grande Guerre. Signé dans le Grand-Trianon, il a réduit le territoire du Royaume de Hongrie des deux tiers, et d'importantes populations magyarophones se retrouvèrent à l'extérieur des nouvelles frontières.